Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 48 (1944)

Buchbesprechung: Chronique littéraire

Autor: Rochat, Jules-J.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

par Jules-J. ROCHAT

CLARISSE FRANCILLON, *La belle Orange.* — P.-O. BESSIRE, *La Clairière enchantée.* — MAURICE MEYER, *L'épreuve fatale.* — LUCIEN GUENAT, *Compère le Coq.* — CHARLES BEUCHAT, *Les Sirènes là-bas.* — HENRI DEVAIN, *A l'Enseigne de la Rime.* — FERNAND GIGON, *De tels hommes.* — DU MEME, *L'épopée de la Croix-Rouge.* — LOUIS BURGENER, *La Suisse dans la Correspondance de Napoléon Ier.* — PH. PIERREHUMBERT, *Moutier à travers les Ages.* — ROBERT GRIMM - LEON DEGOUMOIS, *Le Rathaus de Berne.* — W. LAEDRACH et J. R. GRAF, *Delémont, Saint-Ursanne, Porrentruy.* — LUCIEN MARSAUX, *Notre-Dame de la Vigne.*

Ce sont des nouvelles que Madame Clarisse Francillon nous donne sous le titre de *La belle Orange* [1]). L'année dernière, j'ai dit le plaisir que j'avais eu à m'attarder aux récits groupés dans les *Nuits sans Fêtes.* Ce plaisir, je l'ai retrouvé en lisant *La belle Orange.* Mme Cl. Francillon est une romancière singulièrement habile. Elle a du métier. Ses récits sont bien équilibrés, savamment échafaudés.

Ce qui plaît surtout chez Cl. Francillon, c'est l'art que possède l'écrivain jurassien de rendre très visibles et vivants ses personnages ; leurs portraits, elle les dessine lentement, tout au cours du récit ; tout en parlant d'autre chose, tout en contant son histoire, elle note un détail ici, un autre plus loin. Qu'on n'aille pas croire que Mme Cl. Francillon donne de ses personnages un portrait fignolé, une image où rien ne manque. Elle s'en tient à l'essentiel, aux traits les plus marqués, les plus accusés. Elle n'oublie pas que chaque être a sa part de mystère.

Clarisse Francillon note les faits et gestes de ses personnages ; elle ne les explique pas. Elle regarde vivre les êtres qui l'entourent, mais se garde de commenter leurs actions. Elle nous laisse le soin de tirer une conclusion de ses récits, si nous y tenons. Ses meilleures nouvelles ont cet inachevé qui leur permet de vivre encore

[1] Lausanne, A l'abbaye du livre, s. d. (1934).

dans notre imagination. Clarisse Francillon se borne souvent à suggérer une explication. Au lecteur, s'il le veut, de supposer ce que l'écrivain ne dit pas.

Clarisse Francillon ne se borne pas à noter les faits et gestes des personnages qu'elle met en scène ; elle évoque leur passé, ce passé qu'elle nous donne par bribes, peu à peu. *La belle Orange,* la nouvelle qui ouvre le recueil est, à cet égard, caractéristique de l'art de Clarisse Francillon. *La belle Orange* nous offre deux récits contés en même temps, l'un présent, l'autre depuis longtemps passé — et les deux récits se déroulent sans que l'un nuise à l'autre ; au contraire, l'un complète l'autre, l'un éclaire l'autre.

Mme Cl. Francillon, je l'ai dit, tient à faire la part du mystère. Ce mystère qui nous entoure, elle veut nous le rendre sensible. Ses récits sont un mélange de réalisme et de rêve, de sensualité et de douceur. Clarisse Francillon a le don de faire revivre avec une extraordinaire intensité l'expression d'un visage, le modelé d'un corps, de nous faire sentir le parfum d'une fleur ; elle a le don de nous conduire hors du réel, au delà de la matière ; elle a le don de nous faire saisir la signification lointaine et multiple d'un geste, de nous faire entendre l'écho profond d'une parole.

Voici une page du *Retour nocturne,* l'une des meilleures nouvelles de *La belle Orange :*

Voici, de nouveau, le bout du couloir ; les gouttes de neige brillent contre la vitre et on distingue la colline où l'on soigne celles qui sont doucement folles. Aucune lumière parmi les sapins. Dorment-elles ? Ou bien, allongées, attendent-elles la première lueur du jour ? La folie de la mère d'Orphélita n'était pas dangereuse, mais incurable, disait-on ; on lui permettait de sortir, et elle marchait sur les routes en fredonnant un petit refrain, toujours le même. Maintenant, dans laquelle de ces maisons l'a-t-on emmenée ? Une de ces maisons — elles se ressemblent toutes — situées à mi-hauteur, d'où l'on découvre un horizon calme. A la Ronceraie, elle demeura longtemps. Longtemps après qu'Orphélita fut morte. Car la destinée se trompe parfois. La vieille dame errait encore sur les chemins quand la jeune fille, en voyageant avec son père, contracta une de ces étranges maladies dont on ne se rappelle jamais le nom. Cela se passa dans une lointaine paroisse réformée. Et lui qui fabriquait des cierges immenses, prodigieux (l'un d'eux reproduisait une tour de cathédrale avec ses arcs, rinceaux et rosaces), des cierges destinés aux millionnaires morts, pensions-nous, il n'alluma pour la veillée funèbre de sa fille que des bougies qu'une mercière lui vendit dans du papier bleu.

J'ai choisi ce passage au hasard : fond et forme sont de valeur.

* * *

Ce sont aussi des nouvelles que nous offre M. P.-O. Bessire [1]). Historien, homme de bibliothèque, M. P.-O. Bessire a pris la plupart

[1] *La Clairière enchantée. Nouvelles et légendes jurassiennes.* Porrentruy, chez l'auteur, s. d. (1944).

de ses sujets dans le passé de son pays. C'est donc le Jura qu'il évoque dans son livre, ses collines et ses forêts, ses cités et ses habitants ; ses légendes aussi.

Voici une rapide évocation de Porrentruy, tirée de la nouvelle *Amour 1900 :*

...Justin... se rappelait, non sans émotion, la petite ville du nord où il avait fait ses humanités. Au sortir des austères vallées du Jura, après avoir franchi de nombreux tunnels, le train vous emporte à travers une riante campagne, baignée de lumière chatoyante, et bornée à l'horizon par les plaines de France. C'est là, au milieu de collines harmonieuses, que s'élève l'antique cité au jeune visage. Elle fait sonner ses cloches de l'aube au crépuscule. Elle est dévote et gourmande, studieuse et nonchalante, frondeuse et pensive.

Justin y a passé les années ensoleillées et folles de sa prime jeunesse. Dans ce milieu encore tout pénétré de romantisme, il s'était fait de l'amour une conception idéale, généreuse, vague, et, à tout prendre, assez livresque.

Ces quelques mots sur Porrentruy, mots si justes, montrent à quel point M. P.-O. Bessire comprend les cités jurassiennes, à quel point il a pénétré leur esprit et à quel point il les aime.

Les récits de M. P.-O. Bessire, bien construits et bien écrits, se lisent avec intérêt. Ils aident à faire mieux connaître et à faire aimer l'une des régions les plus intéressantes de la Suisse — et c'est beaucoup.

* * *

Dois-je mentionner ici l'*Epreuve fatale* [1]) de M. Maurice Meyer ? Oui, puisque son auteur nous donne ce livre pour un roman. M. Maurice Meyer, qui s'est déjà fait connaître par ses compositions musicales, est un artiste hypersensible. Son récit, qui évoque la réincarnation des êtres, la migration des âmes, a quelque chose d'un peu abracadabrant. M. M. Meyer, en termes forts crus, dénigre les institutions qui sont à la base de notre société, il malmène « la bourgeoisie qui a fait faillite ».

L'Epreuve fatale est un roman pénible à lire parce que confus, parce qu'écrit en une langue qui appartient en propre à M. Meyer et qui nous étonne par sa singularité. Veut-on un exemple, choisi au hasard, de ce curieux français :

Ma mère — ou plus exactement celle que je titulais de la sorte — venait de m'apparaître comme l'humanisation de la force centripète, qui, dans mon rêve, m'avait séparée de la jeune fille. Pourtant, en songe, l'écueil semblait inconsistant. Car lorsque l'emblème vivant de mon idéal m'avait fait signe, je m'étais élancé vers lui sans la moindre difficulté.

Les personnes qui ont admiré le roman de M. Maurice Meyer pensent qu'il ne faut pas s'arrêter à sa langue. M. Jean de Fontanes,

[1] Genève, Edition de l'Extase, s. d. (1944).

dans la préface qu'il a écrite pour cet ouvrage, dit, en effet : « *L'Epreuve fatale* ne saurait valablement être jugée d'un point de vue littéraire, non plus que de celui de l'éthique. » Je ne suis, dois-je le dire, pas de cet avis.

* * *

Comme M. Maurice Meyer, M. Lucien Guenat est Biennois. Mais, tandis que M. Meyer nous donne un récit extravagant, démoralisant et ahurissant, M. L. Guenat nous en offre un délicieux, plein de fantaisie et de fraîcheur. C'est un livre pour enfants que *Compère le Coq* [1]) ; mais un livre que les grandes personnes liront aussi. Tous, grands et petits, trouveront plaisir aux aventures du maître de la basse-cour.

M. Lucien Guenat nous conte l'histoire d'un coq pas ordinaire, un coq qui fut cuit, mais continua tout de même à vivre, un coq qui voyagea, mais eut des voyages fort mouvementés. M. Guenat a de l'imagination ; de l'humour aussi. Il y a dans son livre beaucoup de fantaisie ; de la poésie aussi. Et puis, M. L. Guenat écrit bien. Citons un passage de *Compère le Coq :*

Entre deux collines mauves, le soleil ouvrait son grand œil. Compère le coq put enfin chanter le matin. Une fois terminées ses louanges à l'astre d'or, la ville retomba dans son mystérieux silence et les lumières aveuglantes de la nuit n'étaient plus que des touffes blanches se balançant au sommet des sombres cactus.

Sans prendre le temps de manger, nos curieux retournèrent aux fossés de l'eau musicale ; le Turc en prit trois gouttes, les laissa tomber du bout de son index, elles firent do... ré... mi... et on se mit à contourner la ville, à la recherche d'un pont.

C'est une jolie histoire que *Compère le Coq* où le merveilleux se mêle sans peine à la réalité, une jolie histoire écrite avec simplicité.

L'auteur a illustré lui-même son récit. Ses dessins ont de l'humour et de la fantaisie, comme l'histoire elle-même. Ces illustrations sont bien faites pour enchanter les enfants qui auront le bonheur de posséder *Compère le Coq.*

* * *

Le Jura devient-il terre de poètes ? Notre petite patrie a-t-elle quelque chose dans son ciel, ses collines, ses champs, dans l'animation de ses villes et villages qui mette de la poésie dans le cœur des hommes ? Aux noms des poètes que nous avons cités ces années dernières, nous pouvons en ajouter deux nouveaux, ceux de Charles Beuchat et Henri Devain.

[1] Neuchâtel et Paris, Editions Victor Attinger, s. d. (1944). L'ouvrage possède 45 illustrations de l'auteur.

Charles Beuchat... Nous étions loin de penser que le critique d'*Edouard Rod et le Cosmopolitisme,* le romancier réaliste de *Jeunesse ardente,* était encore un poète. Nous étions loin de supposer qu'il avait déjà écrit un si grand nombre de vers. *Les Sirènes là-bas* [1]) est, en effet, un recueil de poids. Voici tout d'abord de courts poèmes — ceux que nous avons préférés — consacrés à l'amour, à la nature; impressions fugitives, émotions d'un instant, joies éphémères. On voit apparaître un sourire, poindre une larme. Le critique impassible de l'école naturaliste, devenu poète, laisse parler son cœur.

J'avais rêvé d'un amour simple et tendre.
. . . . . .
Elle serait venue, un soir de mai,
Dire tout bas son bonheur de m'aimer,
Puis, nous serions partis, sans plus attendre,
Goûter notre destin, main dans la main,
Pas à pas, lentement, par le chemin.

Et ailleurs, un poème qui rappelle Verlaine :

La voix monotone
De l'accordéon
Jette au vent d'automne
Sa triste chanson.

Murmure attendri
De l'âme natale,
On dirait le cri
Que le soir exhale.

Dans la deuxième partie de son livre, M. Charles Beuchat s'arrête au mythe de Thétis et de Pelée, puis il chante Achille, Achille...

Tu passes, insensible à la douleur du monde,
Et ton casque doré, que la lumière inonde
De ses rayons, flamboie aux lueurs du couchant.

Enfin, le recueil se termine par des poèmes en prose d'une belle fraîcheur.

M. Ch. Beuchat écrit facilement. Ses vers, joyeux ou mélancoliques, qu'ils chantent le vent dans les arbres ou le parfum des fleurs, qu'ils disent le secret d'un cœur, les réflexions d'un penseur ou les admirations d'un artiste, ses vers sont clairs et harmonieux. Le voyage auquel M. Beuchat nous entraîne au pays des sirènes a beaucoup d'attraits. M. Charles Beuchat, poète tendre et sensible, ne manque pas de charme. Pourtant je préfère le critique pénétrant et

[1] *Les Sirènes là-bas. Poèmes et prose.* Dessins de M. Lapaire. Genève, Editions Perret-Gentil, s. d. (1943).

compréhensif qui nous a laissé des études d'un réel mérite et qui furent très remarquées à Paris et ailleurs.

Les dessins de M. Lapaire qui illustrent le recueil de poèmes de M. Charles Beuchat sont originaux et dénotent un talent très personnel.

*
* *

Henri Devain est un poète-né, un bon poète de la lignée des Villon, des Mathurin Régnier et des Raoul Ponchon. Il a réuni *A l'enseigne de la rime* [1]) des rondeaux, sonnets, ballades et chansons qui rappellent l'ancienne France et qui chantent gaillardement bon vin et bonne table et qui disent sans détours et joliment le plaisir de vivre, quand on sait se contenter de ce qu'on a et qu'on a l'esprit bien tourné, qu'on habite un beau pays et qu'il y a du soleil sur les choses.

On entend marmonner souvent :
« Nous vivons une triste époque ;
La misère va s'aggravant,
Notre monde bat la breloque... »
— Pardi ! si c'est vrai, je m'en moque !
Je possède trésors sans prix :
De vrais amis, une bicoque...
Plus on est de fous plus on rit !

Ici et là, un peu de mélancolie, un léger soupir font mieux ressortir la bonne humeur du poète.

La neige tombe sur nos têtes.
— Petits flocons fous, voltigez ! —
Las ! voici la fin de la fête,
La vie est brève, il faut songer
A faire une digne retraite
Sans trop gémir ni s'affliger...

Bien qu'Henri Devain n'en soit qu'à ses débuts, il manie le vers avec habileté. Sa langue est drue, savoureuse. Ses poèmes sont joliment tournés, alertes, bien rythmés, sonores. Les mots chantent, sonnent.

De son manteau princier,
— Manteau rouge, casque d'acier —
De son manteau princier,
Il en fait deux moitiés.

Donne l'une au routier,
— Manteau rouge, casque d'acier —
Donne l'une au routier :
« Dieu te faut glorifier ».

[1] A Bienne, aux Editions du Chandelier, s. d. (1944).

Enfourche son coursier,
— Manteau rouge, casque d'acier —
Enfourche son coursier :
« Adieu, pauvre routier. »

N'est-ce pas ravissant ?

Comme le dit Charles d'Eternod, prince des poètes romands, dans la *Lettre en guise de préface* qui ouvre le recueil du poète jurassien : Henri Devain « vous avez su garder en votre art ce qui donne charme et saveur : la tournure du vers et la gaillardise de la pensée. » Bel éloge, bien mérité. Ce poète « jeune, disert et de bonne souche » est l'un de ceux de qui nous attendons le plus.

*
* *

Est-il vrai, comme le dit M. Fernand Gigon dans *De tels hommes* [1]) que la Suisse ait le génie de la médiocrité ? Est-il vrai, par conséquent, que les hommes qui sont sortis du lot ont dû, pour faire parler d'eux, faire œuvre de révolutionnaires ? Que la Suisse aime la médiocrité, je ne veux pas le contester. Mais je ne crois pas que tous nos grands hommes aient dû adopter une attitude révolutionnaire pour percer. Robert de Traz, que cite M. Fernand Gigon, le peintre Anker n'ont, par exemple, rien des chambardeurs. Mais passons.

L'ouvrage de M. Fernand Gigon est intéressant parce qu'il nous fait mieux connaître quelques Romands qui, par leurs travaux, des œuvres de valeur, font honneur au pays. Quels sont ces hommes ? C.-F. Ramuz, qui se crée une langue à lui, expressive, poétique, extrêmement nuancée, savante et populaire à la fois, pour exprimer l'âme vaudoise ; Robert de Traz qui reflète dans ses livres l'âme genevoise ; Le Corbusier, qui renouvelle les conceptions architecturales ; le professeur Piccard, le vainqueur de la stratosphère ; le docteur Auguste Rollier, qui trouve une méthode nouvelle pour lutter avec succès contre la tuberculose ; Jaques-Dalcroze, dont la rythmique a conquis le monde ; Ansermet, le talentueux chef d'orchestre qui a été un des meilleurs propagateurs de la musique contemporaine ; Grock, le roi des clowns ; le compositeur Gustave Doret ; le poète Blaise Cendrars ; le cinéaste Jean Choux ; l'acteur Michel Simon ; le peintre Bosshardt ; le savant Pittard.

Tous ces hommes ne sont pas des révoltés ; mais tous ont fait preuve d'esprit d'invention, d'originalité. Remercions M. Fernand Gigon de nous avoir rappelé leurs mérites, de nous avoir parlé de leur œuvre avec intelligence.

*
* *

Remercions également M. Fernand Gigon de nous avoir parlé comme il convenait d'Henri Dunant, le fondateur de la Croix-Rouge [2]).

[1] Genève, Editions Perret-Gentil.
[2] Dans *L'épopée de la Croix-Rouge*. Paris, Nouvelle Revue française.

Ce fut une vie fort aventureuse que celle d'Henri Dunant. L'excellent homme eut bien à lutter pour arriver au but qu'il s'était assigné. Riche d'abord, il devint par la suite un pauvre hère. Il n'eut pas la vie facile. Mais le dénuement ne l'empêcha pas de poursuivre sa route, de lutter sans relâche contre l'égoïsme des hommes. Un autre que lui, moins tenace, eût abandonné la partie. Henri Dunant tint bon et il eut raison. Il fut le plus fort. C'est lui qui remporta la victoire. Il était vieux quand la gloire vint. Il mourut épuisé. Mais l'œuvre qu'il avait créée était forte. Elle était grande et belle.

L'ouvrage de M. Fernand Gigon, bien que mal composé et de style négligé — la langue *De tels hommes* laisse aussi beaucoup à désirer — se lit avec grand intérêt. Certaines pages sont profondément émouvantes.

*
* *

M. Louis Burgener, à qui nous devons déjà quelques belles études sur notre passé militaire, vient de nous donner des pages fort attachantes sur *La Suisse dans la correspondance de Napoléon Ier* [1]).

Notre pays possédait aux yeux de Napoléon un haut intérêt stratégique et militaire. L'empereur s'en occupa donc beaucoup. Quelles furent les réflexions de Napoléon Ier sur la Suisse, quelles furent ses interventions dans les affaires helvétiques ? M. Louis Burgener, après avoir parcouru toute la correspondance de Napoléon Ier, répond à ces questions avec compétence et clarté.

La nouvelle étude de M. Louis Burgener devrait se trouver dans la bibliothèque de tous ceux qu'intéressent notre passé et notre présent militaire.

*
* *

M. Ph. Pierrehumbert fut, pendant trente-trois ans, pasteur à Moutier. Son ministère, heureusement, lui laissa quelques loisirs et, ces loisirs, M. Pierrehumbert les consacra à l'histoire. Comme M. Pierrehumbert aimait Moutier, il mit, dans ses recherches historiques, beaucoup d'ardeur, d'enthousiasme. Ses récits ont donc une très grande valeur documentaire, une valeur documentaire beaucoup plus grande que celle que possèdent en général les études d'historiens amateurs.

L'ouvrage de M. Pierrehumbert [2]) n'est pas un travail rigoureusement scientifique. Mais il possède des détails imprévus, des remarques inattendues, des développements curieux, amusants ; il possède aussi de la poésie ; tout cela lui donne beaucoup d'attraits, beaucoup de charme.

[1] Bienne, les Editions du Chandelier, s. d. (1944).
[2] *Moutier à travers les âges.* Moutier, Editions du *Petit Jurassien.*

M. Ph. Pierrehumbert ne se contente pas de citer des dates et de rapporter des faits. Il essaie de se placer dans l'époque dont il veut parler et de décrire ce qu'il voit. Il donne de la vie et de la couleur à ses récits.

Comme sous-titre, M. Pierrehumbert a écrit sur la couverture de son ouvrage : *Quinze tableaux du passé et du présent.* Ces tableaux nous font voir Moutier à différentes époques ; ils nous font assister au développement du village, nous montrent ses principaux édifices, les richesses de ses musées, de ses églises. L'auteur ne s'est pas contenté de décrire des monuments, de parler d'œuvres d'art, de faire l'histoire politique et religieuse de Moutier ; il a encore observé la façon de vivre de la population du village ; il nous introduit dans les maisons et nous fait assister à des fêtes publiques. Il parle des mœurs et des coutumes de ces populations. Il cite aussi les grands hommes qui ont illustré son village. M. Ph. Pierrehumbert a voulu que son livre soit complet, que ses « tableaux » évoquent le paysage, la cité avec ses principaux édifices, et qu'ils soient, ces « tableaux », peuplés, c'est-à-dire qu'on y voie des hommes et des femmes en costume de l'époque.

L'ouvrage de M. Pierrehumbert se lit facilement, avec beaucoup d'intérêt. Nous ne doutons pas que ce beau volume illustré, cet « hommage à Moutier et à ses habitants », sera lu « en famille... et que les jeunes et les vieux y puiseront un nouvel amour pour un village au passé si riche ».

* * *

Deux ouvrages de la collection *Trésor de mon pays* nous intéressent particulièrement. L'un consacré par M. Robert Grimm au *Rathaus de Berne* [1]) fut mis en français par M. Léon Degoumois. L'autre qui a pour auteurs MM. W. Laedrach et J.-R. Graf est consacré à *Delémont, Saint-Ursanne, Porrentruy* [2]).

L'hôtel de ville de Berne fut, entre 1940 et 1942, complètement rénové. Cette rénovation, faite avec intelligence et goût, a rendu à l'édifice la figure qu'il avait il y a plus de cinq siècles, au moment où il fut construit. L'hôtel de ville de Berne a de la grandeur comme avait de la grandeur la cité qui l'édifia. C'est un ensemble équilibré, harmonieux, un pur joyau de l'architecture médiévale, « le vivant témoignage du génie et de l'industrie des grands artisans d'autrefois ».

M. Grimm fait l'historique du bâtiment, parle de ses restaurations, puis le décrit. Son travail est documenté, clair et précis.

* * *

Dans le deuxième volume de *Trésors de mon pays,* MM. W. Laedrach et J.-R. Graf rappellent, en quelques pages l'histoire de la

[1] Neuchâtel, Editions du Griffon, s. d. (1944).
[2] Même éditeur, s. d. (1944).

région que des patriciens bernois, au congrès de Vienne, appelèrent un « méchant galetas », de ce pays « calme, aux vastes solitudes, aux forêts ombreuses et aux pâturages pleins de poésie », de ce « bastion avancé de la citadelle helvétique ». Puis MM. Laedrach et Graf s'arrêtent au développement de trois agglomérations : Delémont, ville de commerce ; Porrentruy, résidence épiscopale ; Saint-Ursanne, cité ecclésiastique. « Aucune de ces trois agglomérations ne s'est alliée au cours des siècles de façon durable avec les cités voisines. Chacune fut, de plus, soumise à l'autorité directe des princes-évêques. C'est donc là que l'empreinte de ces souverains s'est marquée le mieux et s'est le mieux conservée. »

Après une description rapide et précise des œuvres d'art de ces trois villes jurassiennes, les auteurs de l'ouvrage, en quelques mots, définissent l'esprit de ces trois cités dont l'attrait n'a pas toujours été reconnu. « Porrentruy, l'Ajoie, les vallées jurassiennes, autant de richesses, de joyaux qui sont venus s'ajouter au territoire de l'ancien canton de Berne. Terre romantique aux aspects tour à tour sauvages ou riants, le Jura souvent méconnu nous offre plus que la nostalgie de ses pâturages ou l'air salubre de ses monts. Il nous dispense le charme de ses villes. Puissions-nous apprendre à en apprécier les attraits et à en chérir les valeurs. »

Les deux brochures de la collection *Trésors de mon pays* dont nous venons de parler, possèdent de très belles vues en héliogravure qui aident à nous faire comprendre la beauté de l'hôtel de ville de Berne et le charme de Delémont, Saint-Ursanne et Porrentruy.

* * *

Pour décrire une fresque de Mme Guerzoni, qui orne le mur du porche d'une chapelle de la Béroche, Lucien Marsaux a écrit des pages pleines de douceur et de lumière —, douceur et lumière parce que l'excellent écrivain jurassien évoque Notre-Dame de la Vigne, la servante et la mère du Seigneur, la Vierge pleine de bonté [1]. « Désormais, écrit-il, désormais, qui, venant de la gare, prend le chemin qui mène à Chez-le-Bart, ce sont des cerisiers qu'il voit d'abord, puis une vigne, enfin une petite chapelle. Et s'il regarde du côté de la chapelle, il voit un porche, et sur le mur du fond de ce porche, un bouquet de roses qui sont peintes, ensuite seulement la grande figure saisissante, dans sa robe verte à ceinture jaune, sous son grand manteau bleu sombre et sa mantille pourpre, qui, auréolée et hiératique, tient sur son bras gauche un enfant habillé d'émeraude, une grappe dans ses petites mains, une grappe que picore une colombe blanche posée sur le poignet de la grande Dame. »

[1] *Notre-Dame de la Vigne*, Neuchâtel, Aux Editions de la Baconnière, s. d. (1944).

Lucien Marsaux décrit la Béroche, ce pays résumé sur le mur de la chapelle. Il parle de cette terre et de sa beauté, de la fresque et de sa signification, de la Vierge et de sa douceur, de l'Eglise et de sa grandeur, il parle de tout cela avec une douceur, une ferveur, une émotion qui vous touchent profondément. Ces pages sont parmi les plus sensibles, les plus belles qu'ait écrites Lucien Marsaux.

* * *

D'autres ouvrages ont paru : *Un peu d'histoire des Franches-Montagnes et de la Courtine* par Paul Bacon ; *Considérations sur l'histoire de la religion révélée* par le R. P. André Gigon ; *La société au service de la personne* par le chanoine Fernand Boillat ; *La Suisse sociale et libre* par le même auteur ; *Notre pain quotidien* par le même auteur. Ces livres, j'aurais voulu les lire et en parler. Je ne les ai malheureusement pas reçus. Je me borne donc à les mentionner.

Bienne et Vermes, 1945.